



Jean-Marc Potdevin

Les mots ne peuvent dire
ce que j'ai vu

L'expérience mystique
d'un business angel



Éditions de
l'Emmanuel

Jean-Marc Potdevin

Les mots ne peuvent dire ce que j'ai vu

L'expérience mystique d'un business angel

Éditions de l'Emmanuel

Photo de couverture :
© Fotolia – V. Yacobchuk.

© Éditions de l'Emmanuel, 2012.
89, bd Auguste Blanqui, 75013 Paris
www.editions-emmanuel.com

ISBN : 978-2-35389-300-3

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

avoir été négligé au moins vingt ans, il s'en trouva rapidement beaucoup mieux...

Après avoir remonté un studio d'enregistrement de musique, je me remettais à écrire et enregistrer quelques maquettes de morceaux, ainsi qu'à enregistrer de jeunes groupes de rocks locaux. C'était pour eux une aubaine unique de pouvoir travailler et se produire en studio, ensuite ils diffusaient leurs « œuvres » via Internet et sur les nouveaux réseaux sociaux. C'était ma manière de remercier Najberg, cet homme passionné de musique qui avait fait chez lui, dans son « home studio », les premiers enregistrements de mon groupe de rock à Lille alors que j'avais quinze ans. Retour à l'envoyeur trente ans après.

Je gardais en plus de ces divertissements une activité professionnelle en pointillé, mais assez passionnante, comme consultant pour plusieurs *venture capital funds*, des fonds d'investissement en capital risque qui investissent dans de jeunes startups. Je pouvais ainsi rester à la pointe de mon domaine sans trop m'investir étant en contact avec l'innovation technologique un peu partout en Europe. Je participais aussi à l'écosystème Internet en investissant directement mon argent et mon temps dans quelques jeunes pousses Internet, m'associant avec quelques entrepreneurs hyper motivés et très talentueux. J'avais ainsi l'impression de donner au moins un peu de sens à l'argent et à l'expérience gagnés précédemment chez Kelkoo.

Vous l'avez compris, la gestion de mon agenda était redevenue très rapidement au moins aussi pathologique qu'avant. Mes allers-retours dans les différentes capitales européennes et le temps perdu dans les hôtels, TGV et avions emplissaient de nouveau les quelques instants de liberté qui me restaient entre deux séances de musique ou de sport. Je réalisais progressivement qu'absolument rien n'avait changé dans ma vie.

Cette « vie de rêve » apparente était en fait la même que la précédente. Le loisir avait simplement remplacé le travail, mais en réalité je continuais à me fuir de la même façon, à ne pas affronter de face le fond du sujet. « *Où que tu ailles, tu ne pourras jamais te fuir*

toi-même » me dit une amie consciente de ces pièges.

Pascal disait du divertissement (dans le sens à la fois d'amusement et de travail) :

La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement.

Et cependant, c'est la plus grande de nos misères.

Car c'est cela principalement qui nous empêche de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement. Sans celui-ci, nous serions dans l'ennui et cet ennui nous pousserait à chercher un moyen plus solide d'en sortir,

mais le divertissement nous amuse et nous fait arriver insensiblement à la mort.³

Ce régime de divertissement « club med », *sans sel*⁴, fit finalement bien pire : non seulement j'avais remplacé l'activisme professionnel qui m'abrutissait par une autre forme d'activisme dans les « loisirs » qui m'abrutissait au moins autant, mais surtout cette vie légère remplie de vide achevait, sans que je ne m'en rende compte, de me faire perdre peu à peu ce qui me restait de force spirituelle et de richesse intérieure. Pourtant j'étais parti bien armé dans la vie de ce point de vue : j'étais bien né, et – je le pensais – ancré dans ma foi depuis toujours. Un sociologue adepte des sondages et des classifications humaines bien rangées et mesurables m'aurait immédiatement étiqueté « catholique pratiquant ». Au passage, je n'ai jamais bien compris ce qualificatif de « pratiquant » que le langage officiel accole au mot « catholique ». Si j'avais l'humour et le recul de Jean XXIII, je pourrais faire mienne la réplique qu'il fit à cette dame lui avouant qu'elle était « catholique non pratiquante » : « C'est tout comme moi ! Je suis naturaliste, non pratiquant ! »

Enfant, j'entretenais une relation directe avec Dieu par la prière, j'ai même effleuré l'idée d'être prêtre vers l'âge de dix ou douze ans. Ma vie intérieure était riche, façon jeune garçon plutôt rêveur. Les lourds orages que ma famille traversait avec la longue décomposition du couple de mes parents entamèrent cette confiance absolue que j'avais en Dieu : comment pouvait-il laisser faire ce fiasco, cette violente implosion, malgré nos prières d'enfants ; comment pouvait-il

laisser une famille se déchirer ? Je ne comprenais pas à l'époque qu'en fait c'était lui qui s'était retrouvé écartelé par ces disputes, crucifié sur le Golgotha du divorce, et qu'il en souffrait autant que nous, si ce n'est plus. J'ai fui cette ambiance dès mes 17 ans.

Les prières et l'intensité de la foi de ma grand-mère maternelle m'avaient sans doute poussé, post-adolescent, à essayer de lire aussi bien le scientifique et mystique Pierre Teilhard de Chardin, qu'elle avait en très haute estime, que Saint Thomas More – elle m'avait fait rencontrer son meilleur traducteur à l'université catholique de Lille, un de ses amis érudit, le chanoine André Prevost. Teilhard m'enchantait vraiment et devenait, jeune adulte, mon maître à penser par sa façon scientifique de donner un sens christocentrique à l'évolution. Il correspondait bien à mon esprit et à mon éducation scientifique (dans une des écoles d'ingénieur de la catho de Lille). Ma grand-mère me transmet aussi sans doute son admiration pour le pape Jean-Paul II, d'où mes lectures de ses divers encycliques et méditations.

Seulement voilà... le rouleau compresseur des forces du monde avait doucement mais sûrement écrasé au fil des années une bonne partie de cela : mon orgueil humain m'avait progressivement fait croire que j'arriverais beaucoup plus certainement et rapidement à mes fins en comptant sur mes propres forces plutôt qu'en *priant*. L'apparent silence de Dieu me paraissait de plus en plus assourdissant. Ma foi devenait rationnelle, sèche, comme séparée du vrai monde. Mes prières s'espaçaient. Ma présence à l'Eucharistie aussi... Je doutais de l'Église, devenue suspecte à mes yeux rendus malades par le relativisme ambiant. Je gardais ferme ma croyance dans l'existence du Dieu Créateur du monde, mais je regardais les rites, la messe, le clergé, les dogmes et autres règles comme autant d'inventions humaines destinées aux masses ; probablement même je devais douter de l'efficacité des sacrements eux-mêmes. Mes comportements devenant plus orgueilleux, conquérants, vaniteux, gourmands de la vie, je me sentais décalé face à l'humilité du Christ et j'avais de plus en plus de mal à communier honnêtement : comment me fondre en lui, alors que mon âme était devenue si poisseuse ?



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

silence : celui à l'intérieur de soi, celui qui permet l'écoute, l'écoute tranquille du cœur. Le silence du chartreux dans sa cellule. Si la musique permet de mettre le silence en harmonie et en relief, il en est de même pour la beauté du Chemin.

Le processus d'apprentissage de l'humilité par la reconnaissance de ma noirceur dont je viens de parler, et qui intervenait souvent au milieu de ces méditations recueillies, était accompagné d'un autre changement : ma relation aux autres.

J'étais vite devenu très reconnaissant de l'accueil réservé au pèlerin que j'étais le soir, de l'entraide, des « pommades du Suédois » qu'ils m'offraient ou du bloc de glace qu'ils m'amenaient pour essayer de soulager cette fichue tendinite au talon qui s'était installée là comme chez elle, sorte d'aiguille permanente dans ma chair, qui se rappelait à moi à chaque pas, malgré mes étapes raccourcies et mes sandales ridicules mais qui n'appuyaient pas sur le tendon blessé.

Le Chemin sur lequel je marchais était celui qui reliait Genève au Puy-en-Velay. Il drainait les pèlerins de Suisse, d'Autriche d'Allemagne, de Pologne, par un réseau de chemins qui irriguait ainsi toute une partie de l'Europe. Sur cette portion, l'accueil se fait encore chez des particuliers qui pratiquent l'hospitalité Jacquaire. Quel bonheur, quelle humanité ! Le soir, j'étais reçu comme le Christ à la table familiale, logé dans la chambre d'un de leurs enfants désormais parti vivre sa vie, accueilli avec un sourire bienveillant, un respect chaleureux, une soupe chaude, un verre de vin. Clairement ces gens accueillaient tous les jours chez eux ces pèlerins déguenillés avec un don d'eux-mêmes et de leur sourire, avec un sens de l'hospitalité qui réchauffe le cœur. J'acceptais leur aide. J'acceptais leur don. J'acceptais leur accueil. Et là était le changement chez moi... Mon vieil orgueil, dans la vie traditionnelle, m'empêchait de m'en remettre aux autres pleinement : j'étais toujours dans le contrôle, sans avoir véritablement *besoin* des autres. Lorsque l'ancien homme que j'étais acceptait une aide, ou un cadeau, celui-ci était en général superflu ; bienvenu, mais superflu. Je n'avais pas vraiment, fondamentalement,

besoin d'aide, ni de personne. Et par un ricochet ravageur, il diminuait donc la valeur de ce don qu'on me faisait, sorte de blocage que je mettais, de fait, à l'entrée de mon cœur, si bien que toutes mes relations aux autres en étaient faussées, sans qu'évidemment je m'en aperçoive.

J'étais fier de mon indépendance, et je pensais rendre service aux autres en n'étant pas à leur charge. Je me satisfaisais ainsi de ma propre force et autosuffisance. La rencontre vraie avec les autres était ainsi viciée, sans leur permettre de vraiment voir mes faiblesses, m'aider et donc d'être utile, d'exister.

Un soir, j'acceptais cette genouillère donnée à table par un randonneur qui parlait fort et avec brio, connaissait tout, avait parcouru tous les chemins du monde, était très bon marcheur, même s'il n'était venu sur ce Chemin de Compostelle, cette fois-ci, que pour y marcher une semaine. Il nous expliquait la vie et donnait beaucoup de conseils. Ok, j'avais mal au genou, mais jamais avant je n'aurais pu le lui avouer, ou pire accepter qu'il m'aide dans ma faiblesse. Jamais... Pourtant, je me suis rendu compte, un peu ahuri, du bien que je *lui* faisais en acceptant son cadeau : « Prends ma genouillère », sorte de renversement qui s'opérait en moi de la charité et du sens du don. C'est comme si je lui donnais la charité en acceptant son geste d'aide car je lui permettais d'être présent dans son don comme si la simplicité de ce geste que j'acceptais gommait ses paroles vaniteuses et le faisait devenir vrai. On aurait dit qu'il en était lui-même surpris. Ce renversement me faisait comprendre combien on *recevait*, en fait, en donnant à un pauvre – car j'étais pauvre alors –, combien on devait être redevable du cadeau qu'on recevait lorsque soi-même on donnait quelque chose à quelqu'un. J'étais stupéfait du don que je venais de lui faire en acceptant du fond du cœur son aide. Lorsque je croise aujourd'hui quelqu'un de nécessiteux, dans le besoin, je lui donne ce qu'il me demande, comme avant, mais désormais en le remerciant et en lui rendant grâce du cadeau qu'il m'offre, ce cadeau d'accepter le risque de me demander de l'aide, de bien vouloir accepter mon don, de s'en remettre à moi finalement. Ma compréhension de cet échange de

don et de charité s'est complètement inversée sur le Chemin grâce à ces rencontres.

Beaucoup plus loin, à Cahors je crois, arrivé dans la ville sous une pluie battante, je cherchais de l'aide pour me loger et m'abriter. Après être allé prier dans la cathédrale, j'y discutais à la sortie avec deux hommes déguenillés qui mendiaient, assis par terre sur le perron. Je pensais qu'ils auraient sans doute les bons plans pour m'aider à me loger et m'abriter pour la nuit dans cette ville (une ville devient vite agressive lorsqu'on sort de la beauté du Chemin). Le temps que la pluie se calme on a discuté une bonne demi-heure à l'abri du porche et je les ai quittés charmé par le sourire de leurs yeux en direction du foyer qu'ils m'avaient indiqué. Je réalisais que pas un instant ils ne m'avaient fait ce cadeau de me demander de l'argent en exposant à mon cœur leur pauvreté, car en fait pour une fois, c'était moi qui leur avait offert quelque chose vraiment, à savoir leur demander qu'ils me donnent leur aide. J'étais pauvre de logement et je leur ai ouvert ma pauvreté en appelant à l'aide. Le Chemin avait intégralement renversé mon rapport aux autres, et abattu les remparts de la forteresse d'orgueil que j'avais bêtement construite pendant quarante ans d'efforts égoïstes et donc inutiles.

Le Chemin se permettait de m'offrir dans mes premiers jours de marche des « corrections », presque comme un maître de l'ancienne école aurait corrigé un mauvais élève. La première fut une « punition » physique, elle arriva le lendemain même de mon départ de Parménie, sur l'asphalte dévastateur le long de l'aéroport Saint-Geoirs avant la côte Saint-André... Une douloureuse et humiliante tendinite au tendon d'Achille (celle dont je viens de parler ci-dessus) à peine à trois jours de marche de la maison !... Obligé de quitter mes chaussures que je ne pouvais même plus enfiler tellement la douleur était aiguë. Le Chemin s'arrêtait-il là ? Normalement, c'est un mois de repos, la prescription pour soigner ce genre de problème ; j'étais au sol, assis sur le bord d'une route au milieu des champs, pas loin des pistes de l'aéroport.

Le seul moyen de me remettre debout jusqu'au prochain gîte



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

seulement nous le pouvions un seul instant connaître, car ce n'est pas l'équivalent de la possession qui rend esclave, celle de l'autre en tant qu'objet, dont il parlait, mais celle qui rend l'autre sujet, pleinement sujet, librement sujet. Sujet du Roy, dans le don parfait et réciproque des êtres.

Ce qu'il me fit voir ensuite dépassait mon entendement. Il me montra l'amour. Me le fit ressentir tout entier. Il me fit voir *et* ressentir comme si j'en étais moi-même sujet et acteur – bien que je n'en étais que simple spectateur – ce qu'était l'amour parfait, l'union d'amour entre le Créateur et ses créatures. À travers son contact, j'avais connaissance parfaite de cet amour comme par osmose : sa communication avec moi était entière, à la fois faite de concepts, d'actes, de ressenti intégral, de compréhension holistique, comme si par conductivité à sa présence directe je faisais intégralement parti de cet ébat, je participais à leur nature unie.

Je n'osais pas, par la suite, formuler cette vision dans mon carnet tellement je la pensais blasphématoire, elle créait une sorte de confusion entre la compréhension intellectuelle que j'avais de ma foi apprise et ce qu'il m'enseignait là de totalement inouï en me faisant la grâce immense de l'expérimenter.

Ce qu'il me montrait était un amour global, englobant : *agapè et éros* enfin réunis. Une véritable union nuptiale, corps et âme – équivalente à celle d'un homme et de sa femme quand leurs sexes et leurs âmes se mêlent et que leurs liquides se mélangent – mais complètement sublimée, bien au-delà de la jouissance physique, et dans sa plus parfaite pureté et chasteté. Ils se donnaient l'un à l'autre, une compénétration de l'humain et du divin, entièrement, dans une magnifique réciprocité, une communion parfaite, un état de bonheur absolu, sorte d'extase permanente entretenue.

Mes yeux ne voyaient rien. Rien ne bougeait dans la pièce. Il y régnait un silence et une immobilité absolue, délicieusement écrasés sous l'emprise divine des rayons bienfaisants de l'immense soleil

d'amour présent qui emplissait la chapelle en l'irradiant de l'intérieur. Et pourtant le foyer le plus ardent du monde était là, sous mes yeux, à l'œuvre, la force fondamentale autour de laquelle s'enroule l'univers depuis sa création, en pleine action. J'étais au bord du lit conjugal dans lequel l'Époux et ses épouses s'unissaient dans une extase de bonheur inénarrable, le point de rencontre névralgique entre le divin et l'humain enfin réunis, l'énergie d'amour qui divinise toute matière en l'élevant vers son Dieu vivant.

Étrangement, je ressentais complètement, *via* ce mystérieux état de communication qu'il avait instauré avec mon être, chacun des bienfaits et des ravissements qui se produisaient là devant moi, mais tout en le ressentant, j'en étais comme extérieur. C'était plus qu'une vision, car je ressentais tout parfaitement comme si je le vivais, mais ce n'était pas moi qui le vivais. Je ne sais quel mot utiliser pour décrire cette expérience ni cet état de perception unique : j'avais pleine conscience de l'instant présent, une conscience claire et aiguë de ce qui se passait, toutes mes facultés mentales semblaient alertes et je n'avais absolument aucune forme d'hallucination ni de délire, simplement captivé entièrement par la force et la douceur du Roy présent dont je buvais la suavité des délices qu'il prodiguait si généreusement avec une prodigalité sans limite.

J'entendis alors cette deuxième phrase complètement énigmatique :

« JE TE LAISSE REGARDER, MAIS PAS PARTICIPER : CE N'EST PAS POUR TOI »

Bizarrement je n'étais pas meurtri, jaloux, ou peiné par cette phrase : elle m'était naturelle, je l'acceptais comme légitime. Et puis c'était évident : je n'en n'étais pas digne, surtout vu sa grandeur, j'avais reconnu la noirceur que je traînais dans mon âme depuis quelques temps, noirceur qui m'avait décidé à prendre ce Chemin, et elle ne me permettait certainement pas de m'unir à cet unique et majestueux Roy de gloire. J'avais sous les yeux depuis le départ de mon pèlerinage toute mon ignominie d'homme, le récapitulatif de

quarante-trois ans de mauvaise gestion de ma personne, c'était donc sain qu'il ne me fasse pas participer. Peut-être cette phrase du psalmiste m'était-elle destinée ?

*Quarante ans leur génération m'a déçu, et j'ai dit :
ce peuple a le cœur égaré, il n'a pas connu mes chemins.
Dans ma colère j'en ai fait le serment :
Jamais ils n'entreront dans mon repos. Ps 94*

Pourtant j'y étais, dans son repos... Il venait de m'y introduire malgré mes quarante dernières années désordonnées, sorte de traversée du désert quotidiennement mordu au pied par les serpents. Mais je me voyais face à lui tel que j'étais : je n'étais rien à ses côtés, immensément petit face à sa grandeur, et pourtant complètement et magnifiquement aimé par lui, traversé par sa paix et par sa joie. Il me faisait déjà l'honneur et la grâce incroyable de m'introduire dans sa chambre nuptiale et de me faire ressentir tout entier ce qu'étaient ses bienfaits... J'étais dans un tel état de bien-être que j'étais complètement rempli d'une immense gratitude, ne sachant ni comment remercier pour cette grâce, ni comment j'avais pu mériter ma présence en ce lieu. Il me laissait « voir » du plus profond de mon être ce qu'était sa puissance d'amour à l'œuvre.

Longtemps après ce jour, cette phrase s'ouvrit à moi. Après mon retour de Compostelle, tarauté et intrigué par ce message – *a priori* négatif, pour le moins semant la confusion dans mon esprit –, il me fallut presque un an pour en croquer, je crois, la signification profonde, trouvant la clé de l'énigme après une sorte de jeu de l'oie de plusieurs mois qui me fit passer entre autres par le sanctuaire de Paray-le-Monial où sur une de mes questions insistantes on me désigna un livre particulier *Je veux voir Dieu*. L'explication claire et précise s'y trouvait, provenant de la grande mystique contemplative et docteur de l'Église, réformatrice du Carmel, sainte Thérèse d'Avila. En fait cette deuxième phrase me rassura sur l'origine des mots prononcés, ce qui était déjà beaucoup...

Ma béatitude était parfaite, ce qu'il comblait en moi à ce moment-



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

méditation des mystères du rosaire, couronne de fleurs aux pieds de Marie.

J'avais plutôt tendance en marchant à ne pas m'éterniser dans les rencontres avec d'autres pèlerins croisés sur le bord du Chemin pour me réserver et bien me préparer à l'accueil de mon visiteur céleste impromptu qui décidait parfois de venir m'envahir. Il n'y a que le soir à l'hospitalité que je discutais avec les autres, j'y faisais alors de nombreuses rencontres époustouflantes, et recueillis des témoignages incroyables. Je n'osais pas moi-même leur parler de ma rencontre avec le Roy, peut-être par peur d'abîmer le trésor que j'avais découvert, par peur de l'abîmer par mes mots, ou de le trahir, par peur que le parfum ne perde de sa senteur à force d'en ouvrir maintes fois le flacon précieux... Je gardais pour moi ce secret si pur. C'est seulement deux années après que je me décidais d'essayer de le mettre en mots, dans le but unique de faire rayonner sa gloire et espérer toucher quelques lecteurs qui n'auraient jamais eu entre les mains de livres religieux ou qui n'auraient jamais entendu parler de ce Royaume pourtant si accessible et si proche.

À Saint-Côme-d'Olt, au couvent des Ursulines, je rencontrai une hospitalière qui revenait chaque année faire l'accueil pèlerin sur le bord du chemin, après avoir été visiblement retournée par une expérience mystique intense lors de son premier pèlerinage. Forcée à dormir par terre dans une église en Espagne, car les gîtes étaient pleins, elle avait dormi aux pieds de la Vierge et y avait fait une expérience bouleversante pendant la nuit... Avait-elle vu ou vécu des choses similaires aux miennes ? Elle me donna le nom du village, et de l'église, persuadée que là était la chambre du Roy...

Un pèlerin, me parlant du « désert » de la Meseta en Espagne qu'il me faudrait traverser plus loin, me conseilla de ne pas le court-circuiter en bus comme de nombreux marcheurs sont tentés de le faire sous prétexte qu'il n'y avait rien à voir : il me livra son secret énigmatiquement, me disant que « ça » lui était arrivé pendant la traversée de la Meseta, qu'il s'en souviendrait toute sa vie, qu'il fallait absolument faire cette Meseta à pied – peut-être croyait-il que la

chambre du Roy était dans ce désert ?

Plus loin, en Espagne, à Santiago, je rencontrai une jeune femme qui était visiblement azimutée, transformée par le Chemin, souriante et heureuse de la vie, bien plus prête à livrer sa rencontre dans le détail que la plupart des autres pèlerins comme s'il fallait qu'elle en parle : « Ça m'est tombé dessus le soir, au gîte, pendant la douche. Il m'a envahie, remplie de lumière. Maintenant je peux voir la lumière sortir de moi. Je pourrais la toucher, presque. Avant, je ne m'aimais pas. Maintenant j'en rayonne. » Elle était proche du Thabor...

Presque tous les jours j'étais visité par ces douches ruisselantes de présence divine, qui me trempaient et me remplissaient de leurs grâces. Je ne les méritais en rien, c'était seulement du bonheur gratuit : elles arrivaient sans aucune raison, sans action de ma part, à l'improviste. Elles me faisaient voir clair sur l'amour qu'il me portait ainsi que sur l'étendue de mon comportement pathologique passé ; celui-ci était comme emporté par l'abondance de cette eau qui me lavait l'âme.

*L'abîme appelant l'abîme à la voix de tes cataractes,
la masse de tes flots et de tes vagues a passé sur moi.
Au long du jour, le Seigneur m'envoie son amour ;
et la nuit, son chant est avec moi,
prière au Dieu de ma vie.(Ps 41)*

En parallèle avec ces trombes d'eau célestes qui me ravissaient, je cheminais avec cette sensation de présence forte, rassurante, permanente, cette impression incroyable qu'il était là, à mes côtés, présent, et surtout tellement accessible ! En fait, cette impression renforçait le sentiment déjà éprouvé au Puy, sentiment qu'il se rendait étonnement atteignable pour peu qu'on le cherche un peu, qu'on se donne un minimum de peine pour le trouver, comme s'il n'attendait que ça, qu'il n'attendait que notre premier pas vers lui. Évidemment c'était plus qu'une impression et cette vérité se trouvait d'ailleurs en toutes lettres dans la Parole, dans ces lettres de saint Jacques que je lisais le soir dans ma bible de voyage, et que je méditais en marchant :

Approchez vous de Dieu, et lui s'approchera de vous.

Pécheurs, enlevez la souillure de vos mains ; hommes partagés, purifiez vos cœurs.

Abaissez vous devant le Seigneur et il vous élèvera. Jc 4, 7-8.10

Le Chemin avait ces vertus... celle de mettre le pèlerin en route vers Dieu – de l'approcher –, de purifier, d'enlever la souillure, de s'abaisser. Sans rien faire d'autre de notre côté que de se mettre en marche vers lui. Je commençais doucement à méditer, intellectualiser et conceptualiser ce Chemin en tant que « méthode pour voir Dieu » – ou plus précisément comme méthode pour se préparer à sa rencontre, car il a toujours l'initiative –, et je vous propose d'y revenir dans la deuxième partie de ce livre où j'essaierai de disséquer le Chemin comme un moyen de se disposer à rencontrer Dieu, moyen quasi infaillible qui attire presque irrésistiblement la miséricorde divine comme un paratonnerre attire la foudre. Je n'avais en effet rien de particulier, pas de mérite ni de dispositions particulières, ni de facultés de recueillement ou de prière spéciale. Rien ne me disposait plus qu'un autre à la rencontre avec le Roy. Et pourtant il vint me trouver et me combler, et il le fit plus que généreusement, avec prodigalité, ainsi qu'il le fit à l'encontre de tant d'autres de ces pèlerins croisés qui me livraient une partie de leur secret, sans compter ceux qui, comme moi, gardaient précieusement leur trésor enfoui.

Au fur et à mesure de mon avancée au milieu des genêts en fleur, des herbes et des forêts, au fil des pas sur les tapis d'épines de pins et des matelas de mousse, ma symbiose avec la Création toute entière se combinait avec cet amour dont il venait me combler quotidiennement.

Progressivement, cette symbiose se complétait d'une composante humaine : je me faisais des frères en chemin. Après la Pentecôte, je marchais avec un, puis deux, puis six, puis dix autres pèlerins. Venus du monde entier. Parfois à pied (certains venaient d'Anvers à pied, ou de Cologne), d'autres arrivaient au Puy en avion et en train, parfois de l'autre bout de la planète, de tous les continents, de tout âge, de toute origine. Ma marche devenait moins silencieuse, mais plus rieuse, plus



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Introduction

À mon retour, mon esprit fourmillait de mille questions, chacune dans des plans de dimensions très variées sur cette rencontre avec le Roy. De façon immédiate et sous-jacente à toutes ces questions, il y avait là certainement une forte gourmandise spirituelle, égoïste et orgueilleuse aussi, qui pouvait sans doute se traduire par « Comment puis-je le revoir, et ainsi revivre cette plénitude ? » Évidemment je comprends maintenant l'aspect inepte et surtout grossier d'une telle envie ainsi formulée : ce n'est pas à moi de décider, il ne se place pas sous mon contrôle, ni sous mon bon vouloir (et heureusement). Je devais certainement encore me trouver prisonnier de cette logique de contrôle et de toute puissance. Mais il y avait au moins ceci de bénéfique dans cette quête : j'étais tout entier à sa recherche. Cette soif orientait désormais positivement tous mes actes et mes pensées, mais il me restait à l'ordonner à sa bonne finalité et non à la recherche de mon propre bonheur, fut-il dans ses bras.

Le Royaume des cieux est comparable à un trésor caché qu'un homme trouve dans un champ ; l'homme qui l'a découvert le cache de nouveau.

Dans sa joie, il va vendre tout ce qu'il possède, et il achète ce champ.
Mt 13, 44

Était également présente une forte volonté de comprendre ce que j'avais vécu. Était-ce bien « catholique » comme expérience ? En effet, je n'avais pas souvenir qu'on m'ait enseigné l'existence de ces extases d'amour, ou alors je ne l'avais pas entendue ou crue, que ce soit dans mes « cours » de catéchismes ou dans les homélies à la messe. Je n'avais plus probablement pas réalisé, au sens « compris le côté réel », à quel point l'amour du Dieu que je professais était une énergie brute

expérimentale, incarnée, physique – c'est-à-dire dans la chair, constructive, encore plus belle et réelle car d'une plus grande plénitude que l'amour existant entre un homme et une femme. J'avais l'impression de blasphémer en repensant à cette chambre nuptiale, aux mots qui me venaient à l'esprit pour parler de cette rencontre, de cette union, ils me semblaient tellement éloignés de ce qu'on associe parfois, à tort je le sais maintenant, à la relation à Dieu dans l'Église catholique *via* notamment ce puritanisme moralisateur qui, à certains moments de l'histoire, s'est immiscé dans le discours chrétien.

La question de la transmission de ma « découverte » se trouvait aussi au centre, découverte qui n'en était une qu'à l'aune de mon ignorance primitive de ces choses, toutes connues des initiés. Je savais, car il ne m'avait laissé aucun doute sur l'origine des grâces qu'il m'avait envoyées, que j'avais vu la puissance du Dieu d'amour à l'œuvre sous mes yeux, mais comment le transmettre, en faire profiter les autres, comment pouvoir le dire ou le justifier aux sceptiques, aux incrédules, à tous ces proches qui ne pourraient que croire en une hallucination, ou un délire psychologique de ma part, ou une volonté de me mettre en valeur par une histoire inventée ? Par prudence je décidai de me taire – sauf quelques exceptions fort rares – tant que je n'aurais pas qualifié l'ensemble, conceptualisé de façon suffisamment claire pour pouvoir l'exprimer limpide et sans trop de failles. Je ne me sentais pas digne de parler de lui, bien que tenté par un puissant désir de vite l'annoncer haut et fort à tous ceux que j'aimais, dans l'espoir de les amener goûter à ce bonheur ineffable, pour leur propre bien : « Viens voir ! Viens voir le trésor immense ! Toi aussi tu peux t'y plonger et te rassasier en plénitude ! » Mais je ne voulais pas prendre le risque de brûler ces cartouches pour rien, en clamant quelque chose de tellement irrecevable aux esprits modernes et affairés du siècle qu'ils m'auraient immédiatement et définitivement catalogué comme « fou » ou excentrique. On cherche le bonheur, mais on ne veut surtout pas savoir qu'il existe vraiment. J'optais donc pour le silence.

En attendant mon « coming out » dans ce livre...

D'autres questions plus précises aussi m'envahissaient. Une en

particulier sur cette deuxième phrase que le Roy prononça à mon
encontre qui me disait que je « ne pouvais pas participer ». Qu'avait-il
voulu dire ? Était-ce définitif ? Était-ce lié à mon état (non consacré)
ou simplement parce que je n'étais pas prêt ? Étais-je irrémédiablement
hors de ce jeu ? Avais-je un moyen d'inverser cela ?

J'étais aussi devenu aimanté par la présence eucharistique, la
présence du corps de Jésus dans l'Hostie consacrée, ce qui
évidemment intriguait mon esprit scientifique. J'aurais adoré m'en
nourrir tous les jours, ou participer à l'adoration du Saint-Sacrement
quotidiennement, mais ma ferveur nouvelle effrayait et heurtait mes
proches, mes enfants et ma femme en particulier, et je cachais du
mieux possible cette idylle. Je la cachais aussi évidemment à mes amis,
pour ne pas heurter ou risquer de bousculer leur vision du monde bien
établie. Je me tenais donc à respectueuse distance de la messe
quotidienne, ou me cachais pour y aller tôt le matin à l'insu des autres,
ou au gré d'un déplacement d'affaire. Affirmer sa foi catholique dans
la France de ce début du XXI^e siècle comporte un réel coté subversif et
relève d'une attitude iconoclaste face à la religion consumériste
dominante, sorte de blasphème au culte idolâtre de l'individu roi, voire
plus prosaïquement sans doute d'une attitude masochiste :
l'anticléricalisme ou l'indifférence moqueuse dans mon beau pays
devenait subtilement de plus en plus agressifs.

Parmi ces nombreuses questions se trouvait aussi celle spécifique
du Chemin en tant que tel : qu'avait-il de si particulier pour amener à
cette rencontre divine ? Nous étions nombreux, très nombreux, le long
de ces sinueux lacets de terre, à avoir expérimenté sa présence, il devait
donc y avoir là les ingrédients d'une sorte de « méthode » pour voir
Dieu, méthode cachée sous ces sentiers vers Santiago qu'il serait
intéressant de décortiquer.

Cette seconde partie essaie d'analyser ces points, modestement, de
faire partager cette progression à tâtons vers des éléments de réponse à
ces nombreuses questions, dans le but de donner les quelques clés



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

*De mes yeux, tant tu viens et viens, et me libères.
D'où viens-tu, Seigneur, Saint, Amour ?
Tu viens de cette pierre ronde et blanche,
Translucide, de cette coupe, de ce centre, tu viens de là,
Par ondes laiteuses qui se déploient, s'enroulent
Sur elles-mêmes et dans ce mouvement
M'atteignent, me pénètrent, m'illuminent,
Me possèdent de cet amour qu'on ne peut dire.
Comment est-ce possible ? Pourquoi
Viens-tu à moi, qui me suis pourtant mise à l'écart,
T'espérant sans oser t'approcher ? Je ne veux rien,
Que t'obéir, et voir encore ce visage, * !¹²*

(Quand Alina parle du Roy, elle n'ose pas prononcer son nom, qui est indicible, alors elle écrit une étoile, *, peut-être comme ce symbole du souffle qu'on ne peut prononcer, ou ce baiser que nos adolescents s'échangent par un * dans leur langage sms.)

Son livre *Lumière dans le temps* détaille ses rencontres avec le Roy et éclaire ses expériences apparemment plus profondes encore, diverses et soutenues que la mienne. Cependant j'y retrouvais beaucoup des ingrédients, des surprises ou des spécificités qui avaient accompagné sa visite au Puy et ma conversion. « *J'étais donc assise sur cette pierre, comme d'habitude. Il devait être à peu près dix-neuf heures, c'était autour du 8 août (...)* » Notez comme le lieu, la date et l'heure sont mémorisés, comme gravés dans le marbre. Je sais le jour – 1^{er} mai 2008, jour de l'Ascension – et l'heure de ma rencontre avec le Roy. Ancré dans le réel, dans le temporel, impossible d'oublier ça... Elle poursuit : « *quand soudain, face à moi, à moins de trente mètres en contrebas, un buisson s'est illuminé et s'est mis à me parler. Aussitôt j'ai été saisie, et ravie (...). Il s'alluma d'un coup, mais avec une douceur à tomber de joie. Il jouait de la lumière, voilà, comme un piano joue de la musique. C'est ainsi qu'il me parlait, mais tout le temps ou cela dura, je l'entendis aux deux sens du verbe.* »¹³ On retrouvait la soudaineté de l'apparition, les paroles qui se font entendre mystérieusement par nos sens, la façon dont il prend, saisit, ravit, fait tomber de joie. L'absence de doute aussi, et la

nécessaire discrétion qui suivait l'événement, tous les éléments qui caractérisent aussi ma rencontre avec le Roy. « *Je n'en parlai à personne, mais cela ne faisait, ne fait, ne fera jamais aucun doute pour moi : Dieu s'était manifesté à moi, m'avait parlé et prise dans sa main. (...) Les jours suivants, je restai en état de grâce.* », un peu comme le lendemain au Puy où je suis resté abasourdi sans pouvoir avancer, puis les jours qui ont suivi accompagnés des nombreuses « douches de miséricorde » « état de grâce » est le bon mot...

1- Mc 10, 28-31.

2- *Le Livre de l'amour miséricordieux*, op. cit., p. 39.

3- Ac 17, 27.

4- Sg 1, 1-2.

5- Gn, 28, 12 ; 16-17 (AELF).

6- Maurice ZUNDEL, *Un autre regard sur l'homme*, Paroles choisies par Paul Debains, Paris, Éd. du Jubilé, 2005, p. 23-24.

7- Maurice ZUNDEL, *Ton Visage, ma lumière. 90 sermons inédits*, Paris, éd. Desclée, 1989, p. 381.

8- Voir Chapitre 6, p. 77.

9- Bienheureux John Henry NEWMAN (1801-1890), prêtre et théologien, *Waiting for Christ*, t. 6, PPS, n°17.

10- Cf Entretiens avec Nicodème dans Jn 3, 7 (TOB).

11- Alina REYES, *Psaumes du temps présent*, Paris, Presses de la Renaissance, 2009, p. 9.

12- *Ibid.*, Psaume 21, p. 35.

13- Alina REYES, *Lumière dans le temps*, Paris, Bayard, 2008, p. 32.

Chapitre 9

La méthode du Chemin

Une fois rassuré par les Écritures et les nombreux témoignages, plus récents, du bien fondé de cette présence du Royaume, ici et maintenant, et de la possibilité de la rencontre directe avec le Roy, le « Tout Autre », la question clé d'un point de vue pratique était de comprendre ce qu'il me fallait faire pour retourner dans la chambre, et le revoir. Après tout, c'était l'essentiel. Si le Chemin avait cette vertu d'amener au divin, on devait pouvoir, en analysant ses caractéristiques, extraire une sorte de mode d'emploi. L'idée était de comprendre, pas à pas, les différents barreaux de l'échelle que le Chemin permettait de gravir, pour ensuite essayer patiemment soi-même d'en ressaisir les échelons et accéder à l'étage de la Chambre. Je pensais bien naïvement que ça devait pouvoir fonctionner : le raisonnement se tenait.

Le pèlerinage est la métaphore de notre passage sur cette terre. En tant que chrétien, nous savons fort bien que *nous n'avons pas de demeure permanente ici-bas* ¹. Seulement bien souvent nous agissons exactement en sens inverse : nous passons notre vie à construire autour de nous une « demeure », à nous sécuriser tant bien que mal, à essayer de calmer notre angoisse d'homme mortel, notre peur de souffrir et de mourir, notre finitude biologique. La demeure que nous construisons est vaste et complexe, elle s'étend progressivement au fur et à mesure de l'efficacité de nos efforts ridicules : sécuriser le matériel, nous construire un toit pour nous abriter, remplir nos armoires de vivres, notre compte en banque d'argent, nous sécurisons nos liens par notre demeure affective, dans un grand réseau d'amitiés, de relationnel et



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

déjà), mais il m'avait ouvert les yeux et les oreilles spirituels le temps d'une prière avant les vêpres, suffisamment pour me délivrer son message et gagner mon cœur à jamais. On retrouve l'expérimentation toute particulière de cette sensorialité spirituelle si spéciale chez les plus grands saints et mystiques de l'Église catholique, qui m'aidaient rétrospectivement à comprendre et à valider la façon dont mes sens avaient été saisis et utilisés par le Roy pour se communiquer à moi de façon globale. Je faisais connaissance par exemple, par l'intermédiaire d'un enseignement reçu plus tard à Paray-le-Monial, de sainte Marguerite-Marie Allacoque, et écoutais avec intérêt les récits de ses apparitions du Christ alors qu'elle était en adoration devant le Saint-Sacrement. Dans son autobiographie, elle relate : « *Je le voyais, je le sentais proche de moi et l'entendais beaucoup mieux que si ce fût été de sens corporels.* »⁶

La lecture que je fis plus tard du Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus citant saint Jean de la Croix et saint Paul me renforçait dans cette compréhension : « *Les connaissances que Dieu communique à l'âme par l'ouïe intérieure sont très élevées et très certaines. Aussi saint Paul pour nous faire comprendre la sublimité de la révélation qu'il avait reçue [...] a dit : j'ai entendu des secrets qu'il n'est pas permis à l'homme de raconter.*⁷ [...] *Car de même que la foi, ainsi que l'enseigne saint Paul, nous parvient par l'oreille du corps, de même aussi ce que nous dit la foi, où la substance elle-même de la vérité toute comprise, nous est donnée par l'ouïe spirituelle.* »⁸ Il s'agissait donc bien de la *substance* de la Vérité elle-même qui pouvait se recevoir *via* l'ouïe spirituelle, ce sens si parfait et si complet que je n'arrivais à en trouver les mots pour le décrire.

On retrouve ces caractéristiques dans de très nombreux témoignages. Thomas Merton par exemple, alors qu'il voyageait à La Havane pour un pèlerinage « à neuf dixième touristique » selon ses mots, « *découvrit expérimentalement ce monde tout nouveau, ce monde entièrement hors de ce monde et le transcendant infiniment ; celui de Dieu lui-même* », et probablement à l'origine de sa

conversion. Cela se passait un dimanche à l'église Saint-François de La Havane, pendant la messe, au moment de la consécration et de l'élévation de l'hostie. Thomas nous dit : « *il se forma, aussi précis et mille fois plus éclatant, dans mon esprit la conscience, la vision nette de ce qui venait de se passer à la consécration : la perception de Dieu descendu sur l'autel (...) qui le rendait Mien. Cette compréhension, impossible à définir, me frappa comme un coup de tonnerre ; lumière si intense qu'elle n'avait aucun rapport avec la lumière visible, si profonde et si intime qu'elle semblait annihiler toute moindre expérience* ». Et il explique plus loin que cette expérience communique la substance de la vérité elle-même : « *ignorant toute expérience sensible, elle frappait droit au cœur de la vérité, comme si un contact subit et immédiat s'était établie entre mon intelligence et la vérité, vraiment et substantiellement présente devant moi sur l'autel ; contact qui n'avait rien d'hypothétique ou d'abstrait ; concret et expérimental, il appartenait bien à l'ordre de la connaissance, mais plus encore à l'ordre de l'amour. (...) c'était l'amour, pur et direct comme la vision, volant droit vers la possession de la Vérité qu'il aimait. (...) Tout ceci ne dura qu'un instant, mais me laissa une joie paisible, une paix et un bonheur purs qui durèrent des heures et demeurèrent inoubliables.* »⁹

Alina Reyes, dont je vous ai parlé plus haut, remarquait elle aussi, il me semble, une étrange perception globale : « *Je regarde et j'écoute, * me parle, ce n'est pas seulement avec les yeux que je le vois, c'est avec tous les sens ; quand me vient une vision, il s'agit au moins autant d'une audition, et d'une réception par tous les sens réunis.* »¹⁰

Cette expérience de la Présence réelle, et de notre capacité à capter cette Présence par nos sens spirituels, continuait de se conceptualiser sous mes yeux au fur et à mesure de mes lectures et approfondissements : « *On note que chez [Origène], la vie mystique apparaît déjà "comme une certaine connaissance expérimentale des choses divines".* »¹¹ L'union entre le Roy et l'humain que j'avais vue au Puy trouvait enfin son expression : « *C'est dans la mesure où*

l'homme retrouve sa conformité avec le Verbe qu'il peut s'unir à lui et pénétrer ainsi, par l'intérieur d'une image imprimée en lui, dans ce monde du Verbe auquel il s'unit. Et c'est alors que ses sens spirituels feront leurs délices du Verbe de Dieu. » Dom O. Rousseau termine ce chapitre de son introduction en expliquant que « *c'est ainsi que tous les éléments matériels qui entrent dans la composition du Cantique appartiennent en même temps au monde corporel et au monde spirituel. Ils seront saisis par l'homme spirituel, au moyen des sens spirituels, et peupleront l'intelligence du gnostique s'avançant de plus en plus dans les régions intérieures de l'âme, où sont cachés les divins mystères.* »¹²

Avide de ne rien perdre de cette perle rare qu'était le *Cantique des cantiques*, et de m'aider à en mieux extraire la moelle, pénétrer et méditer le sens profond, j'en lisais plusieurs traductions différentes, tout ce qui me tombait sous la main en fait, pour finalement trouver une traduction-adaptation et méditation en forme de « réécriture » faite par Jean-Marc Bot, prêtre du diocèse de Versailles, qui en avait visiblement parfaitement intériorisé et percé le secret. Il proposait une version qui n'était pas une traduction littérale du livre biblique – « *la traduction d'un poème souffrant terriblement du mot à mot* »¹³ –, mais plutôt la mise en valeur du travail exégétique par un travail artistique dont le résultat était cette versification en alexandrins que je vous recommande vraiment chaudement.

Dès la méditation du premier poème du Cantique, J.M. Bot utilisait de nouveau des mots et des phrases que j'aurais aimés pouvoir utiliser pour parler de la chambre du Roy : « *L'intensité de l'union amoureuse est comparable à l'ivresse. (...) En goûtant à cette ivresse spirituelle, l'homme purifie son goût pour ne plus chercher que le goût de Dieu en tout. Cette expérience ne replie pas l'être humain sur lui-même mais le libère pour les autres et pour Dieu.* »¹⁴

Au-delà de la description de l'union amoureuse, il parlait là aussi de ses effets, du changement que je connaissais bien, ce changement



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Pour revenir sur le sujet, je me rappelle fort bien également ce même sentiment de reconnaissance que le pèlerin russe exprime dans l'extrait cité ci-dessus, très présent, et lié à une certaine clairvoyance de ma propre noirceur, de mes propres péchés, ainsi que le contraste saisissant entre cet état et son immense grâce et sa miséricorde qui venait tout emporter, tout nettoyer. Dans son quatrième récit, il témoigne ainsi sur un prince très riche qu'il rencontra, et qui était tourmenté par des apparitions permanentes et des songes incessants de personnes lui reprochant sans cesse sa conduite passée, notamment un de ses domestiques qu'il avait un jour battu et qui en mourut. Citant ce prince « *riche, brillant et dissipé* », il continuait ainsi : « *Je me mis à voir d'autres morts, des hommes que j'avais grossièrement offensés, des femmes que j'avais séduites. Tous m'adressaient des reproches et ne me laissaient plus de repos si bien que je ne pouvais plus dormir ni manger ; j'étais à bout de force et la peau me collait aux os. (...) Au milieu de ces tourments, je compris enfin mon infamie, je me repentis, me confessai, affranchis tous mes serviteurs et fis le vœu de passer le reste de ma vie dans les plus durs travaux (...). À peine avais-je pris fermement cette décision que les apparitions cessèrent. Ma réconciliation avec Dieu me donnait une telle joie, un tel sentiment de réconfort, que je ne puis l'exprimer vraiment. J'ai compris alors aussi par l'expérience ce qu'est le paradis et comment le Royaume de Dieu se déploie à l'intérieur de nos cœurs. Bientôt je fus complètement guéri.* »²³

Dans l'échelle spirituelle que j'avais cherchée à construire, j'avais identifié le « repentir » comme un des barreaux clé, imposé par le Chemin lui-même, devenu partie intégrante de ma démarche un peu malgré moi, et je trouvais cette même constatation faite par le pèlerin russe à travers l'histoire de ce prince, devenu pèlerin (parlait-il de lui-même ?), qui conclue son histoire par une lettre à son fils : « *Tu sais combien j'ai souffert pour racheter ma vie coupable et légère, mais tu ne sais pas le bonheur que m'ont apporté, pendant ma vie obscure et errante, les fruits du repentir.* »²⁴

Je me retrouvais aussi dans les descriptions du pèlerin et sa gêne

sur le bruit du monde, le bavardage et l'agitation qui en résultaient, bruits qui maintiennent l'âme loin de la prière et de la contemplation. Je souffrais parfois depuis mon retour de Compostelle de ce bavardage continu du monde et de la difficulté de trouver du temps de silence pour la prière : *« J'avais en moi comme une faim de prière ; j'éprouvais un violent besoin de la laisser jaillir, il y avait deux jours que j'étais sans tranquillité ni silence. Je sentais dans mon cœur comme un flot prêt à déborder et à se répandre dans tous mes membres (...) Je compris alors pourquoi les véritables adeptes de la prière perpétuelle fuyaient le monde et se cachaient loin de tous ; je compris également pourquoi le bienheureux Hésychius dit que l'entretien le plus élevé n'est qu'un bavardage (...) et me rappelai les paroles de saint Ephrem le Syrien : " Un bon discours est d'argent, mais le silence est d'or pur. " »*²⁵ Le silence et la solitude du Chemin me manquaient terriblement, surtout ce silence propice à la rencontre et à la prière, deux barreaux importants de mon échelle-puzzle. Prier, c'est écouter Dieu, et Dieu parle dans le silence. Le prophète Élie, inspirateur du Carmel, ne trouvait Dieu ni dans l'agitation, ni dans le bruit, ni dans l'ouragan, ni dans le tumulte du tremblement de terre, ni dans le feu... mais dans le murmure d'une brise légère.²⁶

Saint Jacques m'avait déjà enseigné cet aspect le long de son Chemin, via son épître, me tenir sur mes gardes face au bavardage incessant, et surtout me prémunir du désir d'enseigner les autres. Il avait des mots terribles pour cela, les mots d'un fils du tonnerre, qui contribuaient d'ailleurs fortement à me faire hésiter et longtemps reculer à écrire ce livre : *« La langue aussi est un feu, le monde du mal. (...) la langue, nul homme ne peut la dompter : fléau fluctuant, plein d'un poison mortel ! »*²⁷

Ce fil du silence et du bavardage souligné par le pèlerin russe était souvent présent dans la philocalie, par exemple chez Arsène, enseigné par le Christ directement, qui lui donna ces trois paroles brèves²⁸ :

FUGE

Fuis ! – Loin du monde... à Santiago ?. loin de toi-même ?

TASCE

Tais-toi !, Silence ! Arrête tes paroles.

Arrête tes pensées et leur bruit. Écoute la musique du silence !

QUIESCE

Repose-toi, entre dans le repos, la quiétude, la paix, dans le silence de la chambre du Roy, peut-être ?

Le « tasce » était un des barreaux de mon échelle – tout comme le « fuge » d'ailleurs. Je suis tombé sur cet extrait d'un des champions du monde du sujet, sorte de ceinture noire de l'hésychasme, et que je vous recopie ici tellement je le trouve savoureux quoique tranché : « *Le bavardage est la chaire sur laquelle la vaine gloire aime à se faire voir avec ostentation. C'est la marque de l'ignorance, la porte de la médisance, l'introducteur de la bouffonnerie, le serviteur du mensonge, (...) le refroidissement de la ferveur et l'obscurcissement de la prière. Le silence avec connaissance est la mère de la prière, la délivrance de la captivité, le surveillant des pensées, le guetteur des ennemis, (...) l'artisan de la contemplation, un progrès invisible et une ascension secrète. Celui qui a pris conscience de ses fautes garde sa langue ; mais le bavard ne se connaît pas encore comme il devrait.* »²⁹ J'imaginai ce texte ancien imprimé en grosses lettres d'imprimerie, placardé sur des affiches dans les salles de pause et sur les machines à café de nos entreprises et universités, dans les locaux des syndicats et ceux de nos administrations, au café du commerce, dans les studios de radio et salles de rédaction des journaux, dans les cafeterias, dans les couloirs de l'assemblée nationale... Quel bonheur il en résulterait ! Quelle quiétude ! Quelle quantité de salive et d'encre économisée ! D'ailleurs, je l'ai imprimé, puis affiché sur le mur des toilettes, chez moi.

L'auteur est saint Jean Climaque, Père spirituel du désert égyptien qui devint higoumène du Sinaï au VII^e siècle après avoir passé quarante années dans l'hésychia. Il nous légua un chef-d'œuvre considéré comme la charte du monachisme byzantin : *L'Échelle Sainte* (!!!.... Encore une échelle ! J'ai clairement manqué d'originalité en notant ce



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

profondes – était-ce la 4^e, ou la 6^e ? –, et être autorisé à voir comme par le trou de la serrure ce qui se passait dans ces fameuses 7^{es} demeures. Je ne savais pas pourquoi il m'avait choisi à cet instant-là, surtout vu mon indigence que j'avais alors si clairement sous les yeux, mais cette question semblait être résolue assez simplement : « *Nous sommes en effet dans le domaine propre de la Miséricorde divine. Dans la distribution de ses dons, cette divine Miséricorde reste souverainement libre et ne consulte que son bon vouloir.* »² « *L'Esprit souffle où il veut* » dit Jésus à Nicodème³. « *Ce même Esprit donne à chacun "selon sa volonté".* »⁴ « *L'élection ne dépend ni de la volonté ni des efforts, mais de Dieu qui fait miséricorde.* »⁵ J'avais donc bien été touché par cette miséricorde, comme ce petit livre acheté « au hasard » au presbytère de la cathédrale du Puy me l'avait pointé du doigt après coup. Mais en poursuivant la lecture de ces pages de *Je veux voir Dieu*, je trouvai précisément l'explication du pourquoi de cette intervention radicale de la miséricorde divine : « *Il arrive souvent que Dieu touche une âme très imparfaite, je veux dire une âme qui, à mon avis du moins, n'est pas en état de péché mortel. Il permet que cette âme qui se trouve en mauvais état ait une vision même très haute parce qu'il veut la ramener à lui.* »⁶

C'était exactement cela qui s'était produit, et clairement la méthode avait fonctionné si j'en crois le retournement radical qu'elle avait opéré en moi. Il y avait donc un vrai sens à mon histoire. Le Père Marie-Eugène poursuivait lumineusement l'exposé, éclairant lui-même les propos de Thérèse d'Avila : « *Ces faveurs énumérées par la Sainte, visions ou paroles intérieures, [typiquement ce que j'avais vu et entendu dans la chambre du Roy] envahissement de suavité, ravissements très rapides, [à la fois, je crois, ce que j'ai ressenti dans la chambre, mais aussi pendant les douches de miséricorde] ne sont pas à proprement parler des grâces contemplatives et n'élèvent pas l'âme à un état contemplatif durable, mais bien que transitoires, elles sont des grâces très précieuses et importantes. Elles opèrent habituellement une véritable conversion même lorsqu'elles n'ont pas à retirer l'âme du péché.* »

Cet « habituellement » me sidérait : on était donc bien dans le cadre d'expériences connues, visiblement nombreuses, et les effets de conversion en étaient la conséquence logique, « habituellement » constatées. J'avais l'impression de lire un rapport de vulgarisation scientifique d'un expert initié qui expliquait au grand public ce qu'il constatait lors d'expériences de laboratoire. Le P. Marie-Eugène continuait en expliquant donc les effets « habituels » de ces grâces : « *Elles révèlent le monde surnaturel comme une réalité vivante [c'était exactement ça, cette réalité surnaturelle, pourtant étrangère à mon esprit rationnel et scientifique, réalité qui m'avait sauté aux yeux au Puy en bondissant devant moi], ouvrent des horizons insoupçonnés jusqu'alors [plus que des horizons en ce qui me concerne, un monde nouveau avec ses nouvelles lois s'était ouvert sous mes yeux ébahis] en même temps elles dilatent l'âme, créent en elle des désirs, des besoins impérieux que rien ne pourra satisfaire désormais parfaitement sinon la plénitude de vie divine un instant entrevue.* »⁷

« Ouch... » Tout était dit. En deux paragraphes. Avec précision. Vous comprenez maintenant pourquoi j'hésitais tant à écrire ces lignes ? Lorsqu'une telle autorité parle, que les propos sont d'une telle limpidité, mes bégaiements d'enfant à peine né qui cherche à articuler ce que ses yeux à peine ouverts viennent de percevoir à la lumière du jour deviennent évidemment instantanément rugueux, grossiers, de peu d'intérêt, un peu comme le bruit de fond ou les craquements d'un vieux disque vinyle sur une œuvre de grande musique enregistrée en studio.

La suite de ces pages 494-495 de *Je veux voir Dieu* que je vous ai recopiées ci-dessus continue pleine d'optimisme pour moi, pour mon propre avenir spirituel : « *Outre cet appel vers les sommets, ces grâces portent assez ordinairement en elles des lumières pour l'avenir. Il serait imprudent pour l'âme de chercher à les interpréter elle-même, mais un regard expérimenté y découvrira aisément des indications assez nettes sur la forme de perfection et sur la voie particulière que Dieu veut pour l'âme qu'il a ainsi saisie. À ce double titre elles sont*

un bienfait d'une portée souvent incalculable pour une vie spirituelle qui s'ouvre sous leur lumière. Aussi convient-il d'en garder et d'en cultiver le souvenir, non point pour s'en glorifier et s'y délecter, mais pour en remercier Dieu et retrouver fréquemment dans ce qu'elles ont laissé de profond, les exigences de l'amour divin. »⁸

C'est une des raisons pour lesquelles j'ai cherché à mettre par écrit pour moi-même la première partie de cet ouvrage, au-delà de ma volonté de témoigner, je voulais être certain de garder une trace précise dans ma mémoire de cette grâce extraordinaire du jour de l'Ascension au Puy, et que celle-ci ne s'altère pas avec le passage abrasif du temps, afin d'être certain de pouvoir à tout moment m'y replonger et cultiver ce souvenir avec précision. Le conseil du P. Marie-Eugène est sur ce point d'une efficacité redoutable, et rejoint ce que je pratiquais désormais quasi quotidiennement en priant avec le Psaume 62, sorte d'aide mémoire quotidien : *« Je t'ai contemplé au sanctuaire, j'ai vu ta force, et ta gloire [...] Oui, tu es venu à mon secours ... »*

« Ces premières faveurs sont des blessures douloureuses et suaves. Heureuses les âmes ainsi blessées, plus heureuses sont-elles si leur amour est assez généreux pour en raviver sans cesse la plaie ardente ! »⁹ C'est tellement vrai... tellement vrai ce « Heureuses les âmes. Quelle grande chance en effet, quel privilège, quel cadeau reçu !

En reprenant le chemin de perfection proposé par la Sainte et magnifiquement exposé par le Père Marie-Eugène, suivant l'ordre des demeures intérieures, elle semblait faire une nette différence entre les trois premières demeures, et les quatre suivantes, comme s'il existait un plafond invisible, sorte de barrage immatériel en verre qui bloquerait la plupart d'entre nous – chrétiens – dans les trois premières demeures, malgré nos rudes efforts et tentatives de perfection spirituelle. *« Nombreux sont les chrétiens qui se trouvent dans l'enceinte extérieure du château, c'est-à-dire qui ne sont pas en état de grâce. Nombreux aussi (n'est-ce pas la plus grande foule ?) ceux qui habitent les premières Demeures avec une vie chrétienne qui se nourrit de quelques pratiques extérieures et se préoccupe rarement d'actes intérieurs d'amour ou de pensée de Dieu. Dans les deuxièmes*



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

façon dont ma vie a, de fond en comble, été modifiée depuis. J'ai passé beaucoup de temps à décortiquer l'ensemble du contexte, des signes, des effets, et du message de ma rencontre avec le Roy dans le but d'en tirer tout l'enseignement possible, mais je réalise en terminant ces lignes que j'en ai manqué un de taille. J'ai omis la signification d'un point qui pourrait bien être la clé de voûte de l'édifice : sa venue s'est produite le jour même de sa très glorieuse fête, l'Ascension, une des plus belles fêtes chrétiennes du Christ en gloire, et cela devait avoir un sens. Il est clair qu'il n'avait pas laissé beaucoup de place au hasard sur les autres sujets, et qu'il avait déployé de grands moyens pour me ramener à lui. Il est donc plus que probable que ce choix d'un jour si particulier ait également une signification qui m'échappe encore.

Pourquoi l'Ascension, et pas un autre jour du calendrier ?

Assez tard dans la nuit, réalisant cette grave lacune, j'ouvre les Évangiles pour relire les quelques passages laconiques relatant l'Ascension de notre Seigneur et espérer y trouver la réponse, tout en écoutant d'une oreille vagabonde une émission sur une radio chrétienne parisienne. Ma lecture est distraite par l'invité de cette émission qui présente un livre³ qu'elle vient d'éditer, et qu'il me faudra trouver rapidement : un livre de méditations du rosaire selon le père Teilhard de Chardin ! Le rosaire était cette prière qui m'avait accompagné pendant mon Chemin, prière préférée de ma cousine Sylvie qui rêvait de partir à Compostelle, et Teilhard mon « référant » spirituel depuis vingt-cinq ans ! Refermant l'Évangile, je me laisse embarquer dans l'égrenage du chapelet des mystères du rosaire selon Teilhard en m'endormant.

Évidemment le week-end de retour à Grenoble, je me précipite pour acheter ce livre, et je souris immédiatement du clin d'œil sur le rabat cartonné du livre, qui commence ainsi : « *Pierre Teilhard de Chardin est né le 1^{er} mai 1881...* » 1^{er} mai... C'était devenu « mon » jour, celui du Jeudi de l'Ascension 2008, le jour de ma conversion. Touché qu'il fût aussi l'anniversaire de Teilhard ! J'avais sans doute la

réponse à portée de main dans ce bouquin.

J'ouvre. Chapitre IV. Les mystères glorieux. L'Ascension.

« Teilhard aimait les fêtes de l'Église : "Pâques, mais aussi Noël, l'Épiphanie, la Transfiguration et, plus que tout, l'Ascension", nous dit le père de Lubac dans un livre : La Prière chez Teilhard de Chardin. » Et Teilhard d'expliquer qu'il aime cette fête car « *le Christ émerge dans un monde différent du nôtre... et entrouvre, pour nous, la porte de ce Monde* »⁴ ; ce monde surnaturel qui s'était ouvert pour moi sous mes yeux formés à la science rationnelle, yeux ouverts et ébahis le jour de l'Ascension 2008. « *Jésus, à ses disciples rassemblés, annonce qu'ils vont recevoir une force [sans doute la force qui m'habite désormais] celle de l'Esprit Saint qui descendra du Ciel et il prophétise avec autorité qu'ils seront "ses témoins, non seulement à Jérusalem, mais jusqu'aux extrémités de la terre !"* »⁵ Témoins... témoins... qui aurait pu croire qu'un jour j'en viendrai à témoigner à mon tour, à me lever et dire « voilà ce que j'ai vu, tel que je l'ai vu », à l'écrire noir sur blanc pour le diffuser au plus grand nombre ? « *L'Ascension ! Tout en s'élevant vers le Ciel, en disparaissant aux yeux de chair de Marie, de ses disciples, Jésus se fait proche de nous, de chacun de nous ; il vient habiter nos solitudes, nos déserts, partager nos peines et nos joies.* »⁶

Ai-je besoin de continuer la lecture ? Cette proximité était une des premières choses qui m'avait frappé dans la chambre du Roy ; réaliser qu'il habite les plus profondes demeures de notre château intérieur et se rend ainsi intimement accessible au quotidien, fait mes délices.

Dans le livre de Daniel Ange sur le rosaire, livre que je portais sur les épaules et méditais en marchant vers Saint-Jacques, les « fruits attendus » de la méditation du mystère de l'Ascension étaient : « *l'abandon au rythme de Dieu dans nos vies, l'amour et le désir du Ciel, et la grâce de discerner les traces de Dieu dans les petites et les grandes choses.* »⁷

C'était donc bien l'Ascension qu'il était venu partager avec moi.
La force qu'il donne. Le monde qu'il ouvre. La présence qu'il laisse.

1- Ps 50, 19.

2- Probablement – mais rien n'est moins sûr – écrit par Thomas Kempis à la fin du XIV^e ou début du XV^e siècle.

3- Nicole TIMBAL, *Le Rosaire, Un chemin de contemplation. Méditation à deux voix avec Teilhard de Chardin*, Nouane-Fuzelier, Éd. des Béatitudes, 2010.

4- *Ibid.*, p. 129.

5- *Ibid.*, p. 126 (Ac 1, 8).

6- *Ibid.*, p. 129.

7- DANIEL ANGE, *Le Rosaire, prière de lumière*, Paris, Éd. du Jubilé, 2003, p. 249.

« Retrouvez la vidéo de l'auteur [en cliquant ici](#) »